

La documentation et ses langages

Jean-Rémi Brault

Volume 20, Number 3, September 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1055667ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1055667ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)

2291-8949 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, J.-R. (1974). La documentation et ses langages. *Documentation et bibliothèques*, 20(3), 123–124. <https://doi.org/10.7202/1055667ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La documentation et ses langages

Jean-Rémi Brault
Président de l'ASTED

Ce serait un lieu commun que d'insister sur le fait que le congrès annuel d'une association constitue un moment privilégié, un temps fort de ses activités. Aussi, le choix du thème doit représenter en quelque sorte la symbiose de toute l'économie professionnelle au cours des derniers douze mois. Je me garderai donc de justifier le choix qui a été fait. Je tenterai seulement de suggérer quelques pistes de réflexion, espérant que chacun pourra les enrichir de ses connaissances, de sa culture, de ses lectures et, bien sûr, du congrès lui-même.

D'abord, faut-il rappeler que la création d'une nouvelle association dépassait le cadre étroit d'un changement de nom ou d'allégeance structurale. Elle espérait épouser de nouvelles réalités qui germent plus rapidement que d'aucuns le pensent et qui sont, à peine nées, déjà croulantes. Nous nous sommes maintes fois expliqués sur les raisons de cette métamorphose. L'ASTED ne doit pas être une ACBLF améliorée, ou revue et corrigée. Elle doit progressivement, dans le respect de certains délais nécessaires, prendre le virage d'une profession multidisciplinaire.

Bien plus, cette association veut se donner une coloration résolument scientifique. A aucun prix, elle ne saurait se présenter comme un Diaphoirus apte à guérir tous les maux professionnels ou autres. Elle doit opter pour un état de recherche susceptible de favoriser «l'avancement des sciences et des techniques de la documentation». Cette préoccupation apparaîtra dans toutes ses actions, mais combien davantage peut-on la désirer lors des assises plénières.

Surtout, je risque l'hypothèse que la bibliothèque que nous avons connue et que nous continuons encore d'entrevoir est sur le point d'émettre ses derniers spasmes. Et par voie de conséquence, que le bibliothécaire que nous avons vécu et que certains se refusent à quitter est sur le point d'achever sa carrière. Refuser de constater cette mutation profonde, c'est fixer un rétroviseur. Les grands prophètes de l'eschatologie ne cessent de clamer leurs avertissements: aussi

bien McLuhan, Moles, Marcuse et Fuller que Burrough et Timothee Leary nous invitent à choisir entre la sclérose stérile et en apparence sécurisante et l'acceptation volontaire et réfléchie d'une situation irréversible.

Alors, qu'est-ce à dire? La bibliothèque, depuis toujours, s'est identifiée à une sorte de monopole de l'information. Il fallait bien qu'il en fût ainsi puisque «l'information est la mesure de ce qui est nouveau, imprévisible, dans le message»¹. Cette information était tout entière contenue dans l'imprimé. Celui-ci, tout naturellement, se réfugiait dans les bibliothèques. Or, si «la plume d'oie mit fin à la parole»², une technologie multiforme supplanta la plume d'oie. Et sans faire disparaître l'imprimé, elle rivalise avec lui comme aux plus beaux jours de la querelle des anciens et des modernes.

C'est ce défi que la bibliothèque et le bibliothécaire sont invités à relever. Passer du rôle de conservation à celui de diffusion, s'inscrire dans l'axe de l'accès diversifié et facilité à des documents multiformes, permettre à tout citoyen d'avoir «accès au message au moment où il le désire»³, inventer et même créer des modes de diffusion, faire désirer le bien culturel par des procédés analogues à ceux qui sont appliqués pour tous les biens de consommation, c'est accepter que la documentation se donne de nouveaux langages, c'est contribuer à en créer de nouveaux, c'est se donner «la possibilité d'avoir accès à des messages toujours disponibles conservés dans les langages les plus appropriés»⁴.

Défi à relever, bien sûr. Mais défi nécessaire et emballant. C'est le défi de tous nos contem-

1. Abraham A. Moles, *Sociodynamique de la culture*, Paris, Mouton, 1971, p. 116.

2. Marshall McLuhan, *Message et massage*, Paris, J.-J. Pauvert, 1968, p. 48.

3. Jean Cloutier, *La communication audio-scripto-visuelle à l'heure des self-média ou l'ère d'Emérec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1973, p. 37.

4. Ibid., 43.

porains qui ont opté pour le service, pour une longueur d'onde altruiste, pour une distinction absolue, à la manière de Buber et de Berdiaeff, entre le moi, le toi, le nous et le cela.⁵ Les langages que la documentation adoptera pour faire passer le message ne surgiront pas d'une quelconque génération spontanée. Et je trouverais gênant que nous ne soyons pas impliqués dans ce processus d'implantation d'une nouvelle sociologie de la documentation. Ce défi, c'est celui des nouveaux types de communication qui ne sont peut-être qu'un retour aux sources. S'il est vrai, comme je le crois, que «la communication avec un autre être ne peut se produire qu'au-dessus d'eux-mêmes»⁶, il nous revient de lui donner une dimension qui dépasse les aspects visuels de la technologie.

Car, ce qui me frappe et me terrifie dans ce phénomène évolutif, c'est que, parlant de langages, on risque de ne retenir que la mécanique, les gadgets et le sophistiqué. Nombre de contemporains épousent des chemins qui n'ont rien d'intellectuel, «des itinéraires du langage qui n'affleurent que très partiellement à la conscience et qui pourtant balisent nos paroles, ouvrent et ferment des issues»⁷. Cette évolution, me semble-t-il, nous devons lui permettre de loger à l'enseigne de l'humanisme le plus authentique, évitant le superficiel, cette «maladie de la fonctionnalité»⁸ qui est le propre du gadget. Les nouveaux

langages que nous inventerons et dont nous doterons nos contemporains ne devraient pas céder à la mode du jour, à la facilité, au gigantisme ou au moelleux. Ils ne devraient souffrir d'autres concessions que celles de l'authenticité, du triomphe du permanent sur l'éphémère, de la validation des liens entre le conceptuel et le réel.

La rencontre de Québec comportera, soyez-en rassurés, certains aspects récréatifs utiles ou nécessaires à toutes les rencontres entre amis. Mais ils ne sauraient être que les ornements en festons accrochés à une structure de réflexion commune et de recherche scientifique. Ces assises seront donc axées sur le phénomène évolutif des services de la documentation, sur ce qu'on a appelé leur «caractère collectif»⁹ par opposition aux traditionnels soucis individualisants, sur la recherche insatiable de langages nouveaux pour véhiculer le contenu des documents, sur l'explosion de la notion du livre lui-même qui ne sera plus que «le médium par lequel certains communiquent avec d'autres»¹⁰.

En fait, dans le cadre du congrès, nous ne pourrions faire mieux qu'amorcer une réflexion, ou la poursuivre, probablement l'intensifier. Je souhaite que nous repartions enrichis sans doute des contacts que nous aurons faits et des connaissances que nous aurons acquises. Je souhaite surtout avec force que nous repartions plus conscients des dimensions considérables de notre rôle.

5. Nicolas Berdiaeff, *Cinq méditations sur l'existence*, Paris, Montaigne, 1936, p. 110 et ss.

6. Louis Lavelle, *L'erreur de Narcisse*, Paris, Grasset, 1939, p. 43.

7. Fernand Dumont, *Le lieu de l'homme; la culture comme distance et mémoire*, Montréal, Éditions HMH, 1968, p. 119.

8. Abraham A. Moles, *Le kitsch: l'art du bonheur*, Montréal, Éditions HMH, 1971, p. 213.

9. Marcel Van Dijk et Georges Van Slype, *Le service de la documentation face à l'explosion de l'information*, Paris, Éditions d'organisation, 1969, p. 19.

10. Vilem Flüsser, *La force du quotidien*, Montréal, Éditions HMH, 1973, p. 108.